

54

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

# LA PAIX

AMENANT

## LE BONHEUR. COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,  
MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

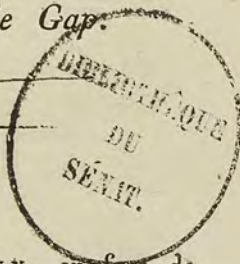
Composée à l'occasion de la Paix de Tilsitt.

*Par M. C. C\*\*\*\*, de Gap.*

*Par M. Cyrus Colomb,*

A GAP,

De l'Imprimerie de J. B. GENOUX, en face de  
l'Hôtel de Ville.



---

1807.

---

## PERSONNAGES.

---

BLINVAL, père, ancien capitaine de cavalerie.

BLINVAL, fils, officier d'ordonnance de l'Empereur.

MARCOF, officier russe, prisonnier de guerre.

BURLOW, valet de Marcof, prisonnier russe ;  
mais qui ayant long-temps habité la France ,  
doit avoir tout le genre d'un valet français.

JULIE, fille de Blinval.

LISETTE, suivante de Julie.

---

*La scène se passe dans une ville frontière.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

BURLOW, seul, contrefaisant la voix de Lisette.

ÇA vous passera, Monsieur de la Russie, ça vous passera !!... Oui, morbleu, si j'étais Français, ça me passerait.... Ah! que je le voudrais... et c'est cette chienne de mine qui me fait tourner la tête... Me voilà bien campé avec mon amour... car je vois bien que je dépéris... que je maigris... que je finirai par... Heureusement qu'on m'a dit qu'il y avait quelque chose dans l'air du pays, qui faisait comme ça qu'on n'en mourait plus... Mais mon pauvre maître... Ah! c'est plus sérieux, par exemple... cette fille de notre hôte lui fait perdre l'esprit... Quelle diable de nation et donc ça!

AIR : *De prendre femme, nous dit-on.*

Dieu me damne avec ces Français,  
Il faut toujours être en alarmes;  
De tout, jusqu'à de leurs bienfaits,  
Pour nous vaincre ils se font des armes:  
Point de paix pour leurs ennemis,  
Toujours quelques nouvelles trames,  
Et si l'on échappe aux maris, (bis.)  
On n'échappe pas à leurs femmes. (bis.)

Mais voici mon pauvre maître... comme il a l'air rêveur. Abordons-le, confondons nos peines, ça les soulage de moitié.

A

SCÈNE II.

MARCOF, BURLOW.

MARCOF.

Ah te voilà, Burlow !... l'as tu vu ce matin ?

BURLOW.

Qui, Monsieur ?... Lisette ?

MARCOF.

Eh qui te parle de Lisette ; c'est de sa maîtresse ;  
cette jeune personne aimable...

BURLOW.

Et Française ; c'est synonyme.

MARCOF.

Dont les attraits, la modestie et sur-tout l'accueil  
compatissant et bon...

BURLOW.

Oui... oui... elles sont bonnes.... elles sont  
bonnes... ça vous fait patte de velours pour mieux  
vous égratigner.

MARCOF.

Dont l'air ingénu est sans goût pour la coquetterie...

BURLOW.

Pas plus que moi pour le vin.

MARCOF.

Ont fait sur mon cœur une impression si durable.

BURLOW.

Elle a, je l'avoue, quelques droits à votre reconnaissance.

M A R C O F. (*vivement.*)

Dis à mon amour... Pourrai-je jamais oublier ce jour où harassé de fatigue, affaibli par ma blessure, me trainant enfin plutôt que je ne marchais ; j'arrivai à la porte de cette ville ; l'aimable Julie accourait avec ses jeunes compagnes, au-devant des prisonniers, leur offrir des secours... elle m'aperçoit et comme un ange tutélaire, oubliant que je suis un ennemi... On ne l'est plus des Français dès qu'on est malheureux!...

B U R L O W.

Ni des Françaises lorsqu'on a votre tournure...

M A R C O F.

Elle me soutient, me fait entrer dans la maison de son père qui était voisine me présente à ce respectable vieillard... mille soins généreux me sont prodigués... et bientôt délassé de mes fatigués, guéri de ma blessure, j'en rencontre au fonds de mon cœur une bien plus profonde qu'y ont laissé les charmes de l'aimable Julie...

B U R L O W.

Tandis que Lisette, non moins compatissante, me prend par la main, me débarasse de mon havre-sac (car je n'étais pas tombé entre les mains des Cosaques), me conduit à l'office, et là, m'enivre doublement, et d'un bon vin bouché et du feu de ses yeux malins.

M A R C O F. (*très-vivement.*)

Depuis ce jour...

B U R L O W. (*de même.*)

Depuis cet instant...

MARCOF. (*très-vivement.*)

Son image chérie me suit partout.

BURLOW. (*de même.*)

J'ai dit adieu à l'eau et aux Russiennes.

MARCOF. (*de même.*)

Et je ne passe pas un instant...

BURLOW. (*de même.*)

Et à toute heure du jour...

MARCOF. (*de même.*)

Sans penser à elle.

BURLOW. (*de même.*)

Je ne rêve que Lisette et vin bouché... Tenez,  
Monsieur, voulez-vous que je vous donne un conseil.

MARCOF.

Parle.

BURLOW.

Chaque pays ses mœurs; nous sommes en France,  
traitons ceci à la Française.

MARCOF.

Et les Français vont en amour....

BURLOW.

Aussi vite qu'en guerre.

MARCOF.

Voilà pourquoi cela dure si peu.

BURLOW.

Tant mieux, c'est le moyen de guérir plutôt.

MARCOF.

Eh, mais... ne suis-je pas aussi aimant qu'eux.

BURLOW.

Oui, mais non pas aussi aimable peut-être, et l'ama-  
bilité, voyez vous... avance furieusement les affaires...

M A R C O F.

Il est vrai que les Français font faire du chemin  
aux belles...

B U R L O W.

Pas tant qu'à leurs ennemis.

M A R C O F.

J'en conviens ; mais que faire.

B U R L O W, *voyant venir Lisette.*

Tenez, Monsieur, voici mon inhumaine ; je vous la  
donne pour une soubrette si fine, que je défie de  
trouver sa pareille dans toutes les Russies : engagez-  
là à servir votre amour ; elle ne comprend peut-être  
pas trop à nos mœurs russes ; mais je crois qu'elle  
n'entend pas mal l'intérêt : cette langue est de tous  
les pays.

## S C È N E I I I.

M A R C O F, L I S E T T E.

L I S E T T E. (*bas.*)

**I**L est bien... très-bien... ma maîtresse n'est pas  
de mauvais goût... Quel dommage que ça soit Russe!!!

M A R C O F. (*bas.*)

Abordons. (*haut.*) Quel bonheur pour toi, Lisette,  
de servir une personne aussi douce, aussi bonne que  
Mademoiselle Julie : comme vos deux aimables ca-  
ractères doivent sympathiser!!

L I S E T T E. (*bas.*)

Il me flatte, il a besoin de moi... faisons-en notre profit. (*haut.*) Monsieur est bien honnête...

M A R C O F.

Oui ma chère Lisette, tu dois avoir de l'empire sur le cœur de ta maîtresse, et si tu pouvais...

L I S E T T E. (*bas.*)

Voici l'instant de lever une contribution sur l'ennemi! (*haut.*) Monsieur dit...

M A R C O F.

Que si tu pouvais faire consentir Julie, à partager mon amour... tu pourrais compter...

L I S E T T E. (*vivement.*)

Sur quoi, Monsieur?

M A R C O F.

Sur ma reconnaissance.

L I S E T T E, *avec dédain.*

Sentiment froid.

M A R C O F.

Et je te promets...

L I S E T T E.

On m'a si souvent fait banqueroute.

M A R C O F.

Comment, je ne pourrai t'engager à prendre...

L I S E T T E. (*vivement.*)

Quoi, Monsieur?

M A R C O F.

Part à mes peines.

L I S E T T E.

Je ne vous entends pas... (*faisant une révérence et allant pour sortir.*) Monsieur n'a plus rien à m'ordonner...

M A R C O F, *la retenant.*

Reste donc... comment, on ne pourrait pas au moyen de... (*il tire une bague de son doigt et la met à celui de Lisette.*)

L I S E T T E (*vivement.*)

Je saisis, je saisis : vous aimez Mademoiselle Julie, vous brûlez de lui en faire l'aveu, vous craignez d'être rebutté, et vous voudriez que, soubrette complaisante, je fusse en éclaireur sonder le terrain, aplanir les routes, et vous introduire chez l'ennemi; mais oui... le projet n'est pas si Russe... Vous voyez que je saisis sans peine... Pourquoi aussi ne pas vous expliquer plutôt... j'aime à obliger, moi... ne croyez pas que ce soit par intérêts au moins... si je prends ce diamant, c'est uniquement parce qu'il est dans le goût antique, et nous raffolons des antiques aujourd'hui!

A I R connu.

Nos blanc-becs sont vieux à trente ans,  
Tant ils ont de goût pour l'antique;  
Antiques sont, quoique naissans,  
Bien de romans qu'on nous fabrique.

M A R C O F , *achevant le couplet.*

Au tant que je puis en juger ,  
Je m'aperçois qu'en bien d'affaires ,  
On vous voit rarement user  
Des antiques mœurs de vos pères.

L I S E T T E .

Le trait est malin ; il s'adresse à moi : je veux  
m'en venger. (*Elle prend Marcof par la main le fait  
tourner plusieurs fois et dit.*)

Mais voyons que je vous examine , beau parleur.  
(*Elle rit aux éclats.*)

M A R C O F , *étonné.*

Qu'ai-je donc...

L I S E T T E .

Ah!... ah!... ah!...

M A R C O F .

Je crois , friponne , que tu te moques de moi...

L I S E T T E , *riant toujours.*

Ah! Monsieur , laissez-moi rire à mon aise ; quoi ,  
c'est avec cette mise que vous voulez vous présenter  
devant une Française , pour lui faire une déclaration ?

M A R C O F .

Hé! mais... je ne pense pas...

L I S E T T E .

Et moi je pense que vous êtes joli homme , que  
vous avez de la tournure ; mais que votre costume gro-

tesque défigure tout cela , et que vous avez plutôt l'air de quelque échappé d'une école secondaire , que d'un homme qui songe à faire sa cour.

M A R C O F.

Que trouves-tu donc...

L I S E T T E.

Ce que je trouve... d'abord cette longue queue à fleur de tête : en avez-vous vu de semblables à nos Français ?

M A R C O F.

Je ne les ai jamais vu par-derrière !!

L I S E T T E.

Je le crois bien... et puis cet habit qui vous boutonne comme un porte-manteau ; ce chapeau en curé de village ; ce...

M A R C O F.

Tu penses donc...

L I S E T T E.

Qu'il faut renoncer à votre projet , ou vous refondre de pied en cap.

M A R C O F.

Mais , qui se chargera...

L I S E T T E.

Moi... approchez... je veux bien vous dégrossir.

B

## S C È N E I V.

MARCOF, BURLOW, LISETTE.

( Pendant cette scène , Burlow , qui n'est pas vu de deux autres personnages , imite burlesquement , et en charge tout ce que Lisette fait faire à son maître. )

B U R L O W. ( bas. )

**V**OILA mon maître qui fait ses académies ; écoutons , et profitons.

L I S E T T E, à Marcof.

Allons , mettez-moi ce chapeau comme il faut... Bien comme ça... un peu plus sur l'œil... ça donne un petit air vaurien , audacieux , qui convient à un militaire ; déboutonnez cet habit , cachez-moi cette longue queue... voyons que je vous range ces cheveux...

M A R C O F.

Hé ! mais est-tu perruquier ?...

B U R L O W, pendant que Lisette coiffe Marcof.

Coiffer les hommes... c'est le premier métier des Françaises ; c'est d'elles que je l'ai appris ; car moi , voyez-vous...

A I R : Vaudeville du billet de logement.

Je démêle une coquette ,  
Fais la barbe à un amant ,  
Au fat je lave la tête ,  
Coup de peigne à l'insolent.  
Coiffant d'une grecque antique ,  
Certain chef un peu grison ;  
Je mets par-là ma pratique ,  
Et son âge à l'unisson ;

L I S E T T E.

Allons, vous voilà présentable ; allez faire un tour de jardin ; j'entre chez Mademoiselle ; je vous ferai signe par la croisée quand il en sera temps.

M A R C O F, *allant pour sortir.*

Je me laisse conduire.

L I S E T T E, *courant après Marcof, et l'embrassant.*

Monsieur... un mot... je ne puis vous servir qu'à une condition...

M A R C O F.

Laquelle?

L I S E T T E.

Quand vous aurez épousé Mademoiselle, vous la menerez en Russie?

M A R C O F.

Sans doute.

L I S E T T E.

Hé bien, Monsieur, je veux être du voyage...

M A R C O F.

Pourquoi donc?

L I S E T T E.

C'est que... j'ai là un projet... (*avec dignité.*)  
je veux civiliser la Russie.

Air : *L'amour qui tourmente ma sœur.*

Oui, je prétends porter chez vous,  
De nos auteurs la modestie,  
La constance de nos époux,  
De nos censeurs la bonhomie,  
De nos belles la bonne foi,  
De nos usuriers, les scrupules.

( 12 )

BURLOW, *sans chanter.*  
Ça ne risque pas de l'écraser.

MARCOF, *chantant.*  
Et en fait de modes... dis moi...

LISETTE, *chantant.*  
Je porterai nos ridicules.

BURLOW.  
Ah! ça sera plus pesant, par exemple.

MARCOF.  
Hé bien je te promets. ( *Il sort.* )

---

## SCÈNE V.

BURLOW, LISETTE. ( *Elle va pour sortir,  
Burlow l'arrête.* )

BURLOW.

U N moment friponne.

LISETTE *se retourne et apercevant le costume de  
Burlow, éclate de rire.*

Ah! ha! ha!...

BURLOW.

Tu vois que je profite... mais je ne veux pas qu'il  
soit dit d'avoir perdu mon temps... tu m'a fait adopter  
le costume français, je veux en prendre les manières;  
( je les connais, moi qui ai été quatre ans à la suite  
d'un ambassadeur russe, à Paris ) et je prétends...  
( *Il va pour embrasser Lisette, qui lui donne plusieurs  
soufflets.* )

LISETTE.

Maraud.

( 13 )

BURLOW.

Diab!e, Mademoiselle, vous distribuez les soufflets aussi vite que les Français les coups de sabre... j'aimais bien mieux vous le rendre votre baiser... mais l'usage...

L I S E T T E.

L'usage est un sot, et vous aussi... Voici ma maîtresse, je veux être seule avec elle; laissez-nous.

BURLOW, *s'éloignant.*

Cà fait de moi tout ce qu'elle veut.

---

## SCÈNE VI.

JULIE, LISETTE.

L I S E T T E.

( *A part.* ) **E** L L E rêve... elle en tient. (*haut.*)  
Mademoiselle, Monsieur Marcof sort d'ici.

JULIE, *timidement.*

Et il t'a entretenue...

L I S E T T E.

Belle demande: de vous; il vous aime.

JULIE, *timidement.*

Tu dis.

L I S E T T E. (*vivement.*)

Que Marcof vous adore; que vous l'aimez; qu'il ne faut pas si long-temps pour s'apercevoir de cela, et qu'on ne m'en impose pas à moi.

JULIE. (*gravement.*)

Mais vous êtes folle, Lisette... je vous assure que Monsieur Marcof ne m'a jamais dit...

( 14 )

L I S E T T E.

Qu'il vous aimait, n'est-ce pas . . . mais il l'a pensé ;  
l'un revient à l'autre.

J U L I E.

D'ailleur mon père . . . la réflexion . . .

L I S E T T E.

Oui, oui, agir d'abord, réfléchir, ensuite, c'est le  
moyen de faire des sottises, et voilà les femmes.

AIR : *Femmes qui voulez éprouver.*

Il n'est plus temps de réfléchir

Lorsqu'amour nous tient en ses chaînes ;

Sur ses pas vouloir revenir,

C'est perdre son temps et ses peines ;

Chacun doit aimer à son tour,

Mais bien fou celui qui se presse ;

Car le premier soupir d'amour,

Et le dernier de la sagesse.

J U L I E.

Hé bien oui, Lisette, j'en conviens, ce jeune étranger  
a su trouver le chemin de mon cœur.

L I S E T T E.

D'où je conclus, qu'est sage . . .

J U L I E, *gravement.*

Qui veut, Lisette.

L I S E T T E.

Dites plutôt qui le peut, Mademoiselle.

J U L I E.

Ce qui sur-tout m'attache à Marcof, c'est cet air  
modeste et sans prétention . . .

## L I S E T T E.

Qué n'ont pas nos petits maîtres ; car pour réussir aujourd'hui , il ne faut d'abord que faire un peu de bruit. Madame une telle est amoureuse de Monsieur un tel : cela ce dit ; elle passe pour connoiseuse ; toutes les Dames galantes veulent savoir si elle a raison ; toutes s'empressent à lui plaire ; l'une , par un véritable entêtement ; l'autre , par jalousie ; celle-ci , pour se venger d'un amant qui l'aura quitté ; celle-là , pour reveiller les ardeurs d'un amant langissant ; toutes enfin pour suivre la mode.

## J U L I E.

Tu excelles dans les portraits.

## L I S E T T E.

Oh ! je ne serais pas embarrassé pour vous peindre un homme à la mode. Tenez , Mademoiselle :

A I R : *Vaudeville du billet de logement.*

Il joint à de la figure ,  
 Certain abord qui séduit ;  
 Du jargon , de la tournure ,  
 Par fois , même de l'esprit :  
 En tout point c'est un modèle ;  
 Il ne lui manque , d'honneur ,

## J U L I E.

Quoi donc ?

## L I S E T T E.

Qu'une bagatelle.

## J U L I E.

Et quoi donc , enfin ?

## L I S E T T E.

Un cœur.

( 16 )

JULIE.

Mais conviens aussi que si les hommes sont inconséquants , et même hardis , souvent notre conduite et jusqu'à notre mise indécente les-y autorisent.

L I S E T T E.

Sans doute ; et si j'étais homme , je vous dirais , Mesdames :

AIR : Femmes qui voulez éprouver.

Femmes qui voulez sur nos cœurs ,  
Régner long-temps en souveraine ,  
Retenez par le frein des mœurs ,  
Ceux que l'amour mit en vos chaînes ;  
Sur-tout à l'amant curieux ,  
Voilez les charmes qu'il désire ;  
Car qui veut trop parler aux yeux ,  
Au cœur n'a plus grand'chose à dire.

Mais voici Marcof ; je vous laisse avec lui : il vous en dira plus en un mot , que moi en mille.

---

SCÈNE VI. (\*)

MARCOF, JULIE. (*Elle va pour sortir ,  
Marcof l'arrête.*)

MARCOF.

U N mot , Mademoiselle Julie.

JULIE.

Bien volontier , Monsieur Marcof.

---

(\*) Une grande partie de cette scène est imitée de Pigaut-le-Brun.

( 17 )

M A R C O F.

Comment m'y prendre ?

J U L I E.

Que va-t-il me dire ?

M A R C O F.

Ah!!

J U L I E.

Ah!!

M A R C O F.

Le difficile , c'est de commencer. . .

J U L I E.

Sans doute . . . le reste va de suite. . .

M A R C O F.

Oui , il n'y a que le premier mot qui coûte. . .

J U L I E , *minaudant.*

En conscience . . . je ne puis pas le dire , Monsieur.

M A R C O F.

Je n'en suis jamais trouvé dans une pareille situation.

J U L I E.

Ni moi non plus , je vous assure.

M A R C O F.

Je tremble comme un enfant.

J U L I E.

Je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

M A R C O F.

Je vous prie de croire que je ne tremble pas ainsi  
au feu. . .

J U L I E.

Vous me flattez , Monsieur Marcof.

M A R C O F.

J'aimerais mieux attaquer seul un bataillon de Français.

C

( 18 )

JULIE.

Je ne me croyais pas si redoutable!!!

MARCOF, *avec dépit.*

Mais vous pourriez aussi m'aider un peu, Mademoiselle...

JULIE.

Je vous écoute, je vous réponds, que puis-je faire de plus?

MARCOF.

Je connais un jeune homme bien malheureux!

JULIE.

Je connais une jeune personne qui ne l'est pas moins!!

MARCOF.

Ha! cet amour... cet amour... fait tant de mal...

JULIE.

Et pourrait faire tant de bien.

MARCOF.

Sans doute, il n'y aurait qu'à s'entendre.

JULIE, *timidement.*

Certainement; et si vous répondiez du jeune homme...

MARCOF. (*vivement.*)

Oh! le jeune homme... amour pour la vie.

JULIE.

Ah!!

MARCOF, *timidement.*

Mais vous ne dites rien de la jeune personne, Mademoiselle Julie?

( 19 )  
JULIE.

Oh ! la jeune personne ... amour pour la vie.

MARCOF. (*vivement.*)

Comment vous exprimer mon ravissement, aimable Julie ; quoi vous consentez à partager mes feux, ah ! mon bonheur est si grand que je n'ose y croire ; répétez-moi , de grace , cet aveu charmant.

JULIE, *avec abandon.*

Oui , Marcof, je ne m'en défends point , vous avez trouvé le chemin de mon cœur ; la pitié que m'inspirèrent vos infortunes , se changea bientôt en un sentiment plus tendre ; votre amabilité , la douceur de votre caractère ont fait le reste ... mais je dépends d'un père, d'un père que j'idolâtre, et je mourais plutôt...

MARCOF. (*vivement.*)

Je le verrai , je lui parlerai , je me jetterai à ses genoux ...

JULIE.

Ah ! si mon frère ...

MARCOF.

Vous avez un frère ... qu'il est heureux !! ...

JULIE.

Jeune officier d'ordonnance de l'EMPEREUR, brave ...

MARCOF.

Ils le sont tous.

JULIE, *avec sentiment.*

Vous-en laurez sans doute entendu parler ; il s'est distingué par mille traits de bravour , de générosité ...

( 20 )

MARCOF.

Ils se sont tous distingués!!! ce n'est pas cela qui pourrait le faire reconnaître.

JULIE.

Voici mon père... je vous laisse avec lui ; songez que nos intérêts les plus chers sont entre ses mains.

---

### SCÈNE VIII.

BLINVAL, MARCOF, JULIE.

BLINVAL, *voyant sortir Julie.*

NE vous dérangez pas... ne vous dérangez pas... je n'ai jamais gêné que l'ennemi. (*A sa fille.*) Hé! bien, tu t'en vas?

JULIE.

Oui, mon père.

---

### SCÈNE IX.

BLINVAL, MARCOF.

BLINVAL.

HÉ bien, jeune homme, êtes vous content ; ces blessures commencent-elles à guérir?... elles doivent vous rendre doublement glorieux... vous les avez reçues au champ de l'honneur et de la main d'un Français.

M A R C O F.

Tout va bien , grace à vos soins... homme généreux et compatissant... comment pourrai-je reconnaître...

B L I N V A L.

En m'aimant , me bénissant... La bénédiction du malheureux est une fortune pour le bienfaiteur.

M A R C O F.

Ah ! comment payer...

B L I N V A L.

Que dites-vous... je ne vends jamais les plaisirs qu'on me procure... d'ailleurs, un bienfait n'est jamais perdu... aujourd'hui je donne, demain je reçois... si jamais m'a patrie avait besoin du reste de sang qui coule dans mes veines, et qu'un destin contraire me fit tomber entre les mains des Russes...

M A R C O F.

Ah ! c'est alors...

B L I N V A L.

Oh ! oh... Je trouverais chez les vôtres, plus d'une connaissance... ils m'ont vu de trop près pour m'oublier de si tôt.

M A R C O F.

Vous avez fait les guerres d'Italie ?

B L I N V A L.

Sous le premier Capitaine du monde.

M A R C O F.

Et le premier Soldat de son armée.

## B L I N V A L.

Je l'ai vu prendre le commandement d'une armée  
épuisée de fatigue et de besoin , communiquer à chaque  
soldat le zèle et la bravour qui l'animait ; repousser  
et battre l'ennemi au-dehors , braver et comprimer  
ceux qui au-dedans déchiraient le sein d'une mère  
bienfaisante ; n'avoir qu'un but , la gloire de sa patrie ;  
qu'un désir , le bonheur de ses soldats ; qu'une satis-  
faction , traiter les vaincus en amis.

## M A R C O F.

Oui , on est forcé d'en convenir . . .

AIR : *De la pipe de tabac.*

NAPOLÉON à la vaillance ,  
Joint un cœur noble et généreux ;  
Mais pour lui quelle récompense ,  
Quand un jour , Français , vos neveux  
Liront au temple de mémoire ,  
Que parmi ses nombreux hauts faits ,  
S'il est vingt témoins de sa gloire ,  
Il en est cent de ses bienfaits. (bis.)

O ! NAPOLÉON ! ô mon Prince ! qu'elle gloire pour  
toi . . . que la louange prend un caractère sublime ;  
comme elle double de valeur lorsqu'elle sort de la  
bouche d'un ennemi ! . . . comment les Français pour-  
ront-ils reconnaître . . .

AIR : *L'homme ici bas est un passant.*

A d'inutiles conquérans ,  
les Grecs élevèrent des temples ;  
Amis , il faut à nos enfans

Laisser de plus nobles exemples ;

NAPOLÉON , à tes bienfaits

On doit des Autels sur la terre :

Que le cœur de tout bon Français, (*bis.*)

Soit le temple où l'on te révère. (*bis.*)

M A R C O F.

Il est brave comme notre Alexandre , généreux  
comme lui ... ils sont faits pour être frères : espérons  
donc qu'une prompte paix.

B L I N V A L.

Oh ! j'en réponds.

*Même air.*

En dépit de l'or d'Albion ,

Il donnera la paix au monde ;

Et par cette douce union ,

Anglais , Français , frères sur l'onde ,

Viendront pour prix de ses hauts faits ,

Au front de ce Dieu tutélaire ,

Joindre l'olive de la paix, (*bis.*)

Au laurier sanglant de la guerre ... (*bis.*)

Pour moi , que la faux du temps moissonnera bientôt ,  
je ne forme plus , à l'exemple du vieillard de Var-  
sovie , que deux souhaits , la paix et voir mon Empereur !

M A R C O F.

Vous vous fussiez procuré ce dernier plaisir , si vous  
eussiez été à l'armée russe.

B L I N V A L.

Vous le voyez ? ...

MARCOF.

Plus souvent que nous ne l'eussions voulu.

BLINVAL.

Et dans les lieux...

MARCOF.

Où il faisait le plus chaud.

BLINVAL.

C'est toujours là où on le rencontre... Ce diable d'homme est incorrigible!...

MARCOF.

Mais parlons d'autre chose... Vous êtes le père de l'aimable Julie...

BLINVAL.

Tout comme un autre.

MARCOF.

Elle est belle...

BLINVAL.

Tant mieux pour elle.

MARCOF.

Sage...

BLINVAL.

Tant mieux pour celui qui l'aura.

MARCOF.

Je l'aime...

BLINVAL.

Vous le devez... La reconnaissance...

MARCOF.

Un sentiment plus tendre...

BLINVAL. (*vivement.*)

Qu'avez-vous dit ? Me feriez-vous repentir de ma bienfaisance ; aurais-je rechauffé un serpent dans mon sein ?

MARCOT.

Mais votre fille connaît...

BLINVAL. (*de même.*)

Vous l'auriez séduite...

MARCOT.

Elle est vertueuse, et les nœux les plus légitimes peuvent...

BLINVAL. (*très-vivement.*)

Qu'osez-vous me proposer ; qui... moi... j'unirais ma fille à l'ennemi de mon Empereur !!! C'est dans le moment où l'un des tiens peut massacrer mon fils, que je songerais...

MARCOT, *attendri.*

Ah ! Monsieur, quel tableau !!!...

BLINVAL, *avec sentiment.*

Il n'est point outré... Jeune homme, j'en conviens, vous m'avez inspiré de l'estime... je ne vous blâmerai point d'un penchant que la nature fait naître malgré-nous... je voudrais pouvoir... si un jour plus heureux venait à luire... ni rang ni fortune, j'en prends le ciel à témoin, ne m'arrêteraient ; mais aujourd'hui vous êtes Russe, je suis Français, c'est assez vous-en dire. (*Il sort.*)

---

SCÈNE X.

MARCOF, seul.

**M**ALHEUREUX que je suis ! . . il faut renoncer à ce que j'aime . . . et d'ailleurs puis-je disposer de moi . . . . Si l'on venait à demander mon échange . . . la vie d'un soldat appartient à sa patrie.  
( *BurLOW, qui entre, entend ces derniers mots.* )

---

SCÈNE XI.

MARCOF, BURLOW.

BURLOW. ( *à part.* )

**O**UI . . . mais il doit en conserver l'usufruit tant qu'il peut . . .

MARCOF.

Et puis, sans fortune . . .

BURLOW, *à part.*

Et par conséquent, sans embarras . . .

MARCOF, *apercevant BurLOW.*

Ah ! BurLOW, tout espoir m'est ravi ; il faut renoncer à Julie ! !

BURLOW, *avec un mouvement tragique.*

Et par contre-coup à Lisette.

MARCOF.

Son père la refuse à un ennemi . . . et jusqu'à ce qu'une heureuse paix . . .

BURLOW.

Alors , Monsieur , il n'y a rien de désespéré , et le Héros des Français ...

MARCOF.

Aime la gloire ...

BURLOW.

Oui , mais encore plus le bonheur de ses sujets ...

MARCOF.

Jusqu'ici , leur vengeur ...

BURLOW.

Il voudra en être le père ... d'ailleurs , il faudra bien qu'il s'arrête ...

MARCOF.

Et qui s'en chargera ? ...

BURLOW.

Hé ! mais ... bientôt il n'aura plus d'ennemis à vaincre ...

MARCOF.

Ah ! que le Ciel t'entende , et ...

AIR : *Vaudeville de la boulanger.*

Que par les plus saints nœuds unis ,  
Coulant des jours plus prospères ,  
Russe et Français , toujours amis ,  
Ne soient plus qu'un peuple de frères.

---

SCÈNE XII.

MARCOF, BURLOW, LISETTE.

( *Lisette entre pendant que Marcof chante les quatre premiers vers du couplet et elle est censée les entendre.* )

LISETTE, *finement.*

Ah!... vous voulez qu'à l'avenir nous ne formions plus qu'un seul peuple de frères... hé! bien, Monsieur ,  
( *Achevant le couplet.* )

La France offre fort à-propos ,  
De quoi contenter votre envie ;  
Envoyez six mois nos Héros ,  
Habiter la Russie.

MARCOF.

Ah! Lisette , il n'est pas temps de rire ... Blinval me refuse sa fille ...

LISETTE, *avec dignité.*

Et moi je vous la donne ... La voici ...

---

SCÈNE XIII.

MARCOF, BURLOW, JULIE, LISETTE.

MARCOF.

Ha! Mademoiselle!!!

JULIE.

Je sais tous, Marcof... et je puis à peine...  
Soutiens moi, Lisette...

MARCOF, *(vivement.)*

Elle se trouve mal...

( 29 )  
L I S E T T E.

Une faiblesse...

BURLOW, *à part et pendant que Marcof et Lisette  
secourent Julie.*

Bah , Bah ... les femmes n'en meurent pas...  
s'il en était ainsi, il n'y en aurait pas une en vie...  
c'est-là leur force, à elles...

L I S E T T E, *à Julie.*

Je crois que vous êtes folle de vous chagriner ainsi.

J U L I E.

Mais , Lisette , mon père...

L I S E T T E.

Eh ! nous en viendrons à bout...

M A R C O F.

Mais , la paix...

L I S E T T E.

Nous l'aurons... nous l'aurons... comptez sur  
sur le Grand NAPOLÉON... (*gravement.*) et sur Lisette.

---

S C È N E X I V.

BLINVAL, MARCOF, BURLOW, JULIE,  
L I S E T T E.

B L I N V A L.

HÉ bien... hé bien... n'avais-je pas raison de  
dire qu'il n'était pas temps de songer à un hymen...  
Voici bien des nouvelles... une bataille...

M A R C O F.

Qui c'est donnée?..

B L I N V A L.

A Fridlan?..

L I S E T T E.

Et nous nous sommes battus?..

B L I N V A L.

Comme nous le ferons toujours tant qu'un demi-Dieu commandera nos armées.

M A R C O F.

Et les Russes?

B L I N V A L.

Ils se sont montrés dignes de leurs ennemis.

B U R L O W.

C'est faire en deux mots leur éloge.

L I S E T T E.

Et notre Empereur?..

B L I N V A L.

On l'a vu par-tout...

L I S E T T E.

Excepté à l'arrière-garde, je parie...

B L I N V A L.

On ne l'y rencontre jamais un jour de combat...  
Le même courier apporte l'ordre de faire avancer la réserve.

Air : *L'amour qui tourmente ma sœur.*

Partez , partez jeunes guerriers ,  
Volez dans les champs de la gloire ,  
Moissonner les nouveaux lauriers ,  
Qu'aux Français promet la victoire.

BURL OW, *sans chanter.*

Et s'ils partent tous , qui nous gardera ?

L I S E T T E, *chantant.*

Sans guichets , grilles ni verroux ,  
Sans gardes et sans sentinelles ,  
Messieurs , pour vous enchaîner tous ,  
Il ne faut qu'une de nos belles.

B L I N V A L.

Sans doute... d'ailleurs vous ne restez pas ici...  
une nouvelle colonne nous arrive... il y a ordre de  
vous faire avancer dans l'intérieur...

M A R C O F.

Oh ! Ciel...

J U L I E.

Tout est perdu...

L I S E T T E.

Pauvre Russie , tu resterais barbare !! Non , non.

B L I N V A L.

Ainsi , jeune homme... malgré le plaisir que nous  
aurions... il faut...

L I S E T T E.

Partir n'est-ce pas... et moi je ne le veux pas...

( 32 )

BLINVAL.

Te tairas-tu, langue maudite...

LISETTE.

Non, Monsieur, vous m'avez pris pour parler, et je parlerai.

BLINVAL.

Hé! bien, Lisette, je vous défends de vous taire... c'est le seul moyen de vous empêcher de parler.

LISETTE.

Oui, je parlerai, je parlerai; je dirai que c'est indigne de votre part... que vous ne devriez pas faire le malheur de votre fille et de cet aimable jeune homme...

BLINVAL.

Mais les ordres de notre Empereur...

LISETTE.

Ce serait la première fois qu'ils auraient fait des malheureux.

BLINVAL.

Allons, allons, c'est trop écouter des propos de femmes: jeune homme, j'en appelle à votre honneur... il faut partir...

MARCOF.

Oui, je le vois. Ah! Julie!

JULIE.

Que je suis malheureuse...

BLINVAL.

Allons, allons, qu'on se sépare...

SCÈNE XV.

BLINVAL, MARCOF, BURLOW, JULIE,  
LISETTE, BLINVAL,  *fils, arrivant en*  
*courier, couronné de laurier.*

BLINVAL,  *fils.*

La paix, la paix ... je me meurs de fatigue ;  
un verre de vin.

LISETTE.

Bien volontier ; j'y cours.

BLINVAL,  *père.*

Ah ! mon fils ! ( *Ils s'embrassent.* )

JULIE.

Ah ! mon frère ! ( *Ils s'embrassent.* )

BLINVAL,  *père.*

Quoi, nous avons la paix, et elle est ?..

BLINVAL,  *fils.*

Glorieuse ... glorieuse ...

BLINVAL,  *père.*

Et les Russes ?

BLINVAL,  *fils.*

Ils sont nos amis.

BLINVAL,  *père.*

Et nous les avons traités ?..

BLINVAL,  *fils.*

Comme des frères.

E

M A R C O F.

Ciel ! que de grâces !..

B L I N V A L, père.

Mais comment se fait-il que si tôt de retour ?..

B L I N V A L, fils.

La paix se signe ; des couriers sont expédiés partout pour annoncer ce nouveau bienfait de notre incomparable Empereur ; je brigue l'honneur d'en apporter ici la première nouvelle : il m'est accordé ; je pars , je vole , j'arrive harassé de fatigue ; mais bien dédommagé d'avoir annoncé quelques heures plutôt que des guerriers faits pour s'aimer , ne s'égorgent plus.

B L I N V A L, père.

Ah ! mon digne fils.

L I S E T T E.

Si j'osais , je lui sauterais au cou...

B L I N V A L, fils, *avec surprise.*

Mais que vois-je , mon bienfaiteur ici !! ce brave et généreux Russe qui m'a sauvé la vie... (*Il court l'embrasser.*)

J U L I E, (*étonnement.*)

Que dis-tu , mon frère ?

B L I N V A L, fils.

Je courais porter un ordre de notre Empereur ; je tombe dans un parti de cosaques ; ils m'attaquent ; je me défends : j'allais succomber sous le nombre , lorsque ce généreux étranger arrive , me fait une barrière de son corps , m'arrache des mains de ces barbares , me prodigue mille soins généreux...

BLINVAL, père.

Ah ! Marcof, comment reconnaître...

MARCOF.

J'ai fait mon devoir.

BLINVAL, père, *prenant la main de Julie et la mettent dans celle de Marcof.*

Nous ne sommes plus ennemis... que la sœur acquitte les dettes du frère...

MARCOF.

Ah ! Monsieur... ah ! Julie...

BLINVAL, père.

Oui, mes enfans, que cette douce union soit pour nous l'emblème de celle qui vient de s'opérer entre les deux premières nations du monde...

BURLOW.

Bien dit, je signe comme plénipotentiaire de la Russie.

LISETTE.

Et moi de la France.

BURLOW.

Ne pourrions-nous rien faire de mieux, Lisette ?

LISETTE.

Je t'entends ; allons, il faut faire une fin, et puis mes projets de civilisation...

BURLOW.

Ah ! comme nous allons nous aimer !!

LISETTE.

Tant que ça durera... ( à Blinval, fils. ) Hé ! mais, Monsieur, vous avez oublié le verre de vin...

BLINVAL, fils.

Cela est vrai, donne.

BLINVAL, père, *avec enthousiasme.*

Allons, mes amis, jamais plus belle occasion ; portons tous la santé de notre illustre EMPEREUR...

AIR : *L'homme ici bas est un passant.*

Amis pour boire à ses hauts faits,  
Unissons nos cœurs et nos verres ;  
Buvons à cet Ange de paix.  
Buvons à ce foudre de guerre,  
Que son grand nom, vainqueur des temps,  
Remplisse toutes les histoires,  
Et qu'il vive autant d'heureux ans,  
Qu'il compte d'illustres victoires.

( *Il porte la santé.* )

L I S E T T E.

Moi, je ne bois pas ; mais c'est aujourd'hui sa fête,  
je lui destine un bouquet, et pour le composer :

AIR : *L'amour qui tourmente ma sœur.*

Je prétends unir au laurier,  
Noble emblème de sa vaillance,  
Un brillant rameau d'olivier,  
Emblème de sa bienfaisance ;  
Fleurs d'immortelle on y verra,  
Emblème de sa renommée,  
Doux myrte d'amour y joindra, (bis.)  
JOSÉPHINE à son arrivée. (bis.)

( *Tous ensemble.* )

Vive la paix... vive la paix... vive la paix...

VAUDEVILLE.

Air : *Du vaudeville de la boulanger.*

BLINVAL, père.

(213) Le fils aîné de la gloire,  
(214) Devenu celui de la paix ;  
Sur les ailes de la victoire ,  
Vole au temple de la paix ;  
Là , le burin de l'histoire ,  
Grave , guidé par la paix ,  
Que sa plus belle victoire (\*)  
Est d'avoir conquis la paix.

(bis.)

(bis.)

BURLOW.

(215) Je conviens qu'en fait de guerre ,  
(216) Je n'aime rien tant que la paix ;  
Si l'on m'en croyait , la terre  
Constamment serait en paix ;  
Et je suis doublement aise ,  
Que l'on ait conclu la paix ;

( Finement. )

Car , j'épouse une Française ,  
Et chez moi j'aurai la paix.

(bis.)

(bis.)

MARCOF.

(217) Moi , je crois , hélas ! qu'en France ,  
(218) De long-temps vous n'aurez la paix ;

---

(\*) Répétition de rimes qu'on n'a pas eu le temps de corriger , ainsi que d'autres défauts de versification qui se trouvent dans les couplets.

Car avec leur conscience ,  
Bien de gens ne sont en paix.  
Plaideurs et gens de justice ,  
Rarement vivront en paix :

NAPOLÉON et le vice , (bis.)  
Ne seront jamais en paix. (bis.)

B L I N V A L , fils.

Héros , d'antique mémoire ,  
Que le ciel vous fasse paix ;  
Car désormais dans l'histoire ,  
Vos noms resterons en paix ;  
Et de long-temps sur la terre ,  
Pour la guerre et pour la paix ,  
On ne parlera plus guère ,  
Que du Héros des Français.

(bis.)

(bis.)

J U L I E .

Sur les malheurs de la guerre ,  
L'amour gémissait en paix ;  
Bientôt des bras de sa mère ,  
Il s'échappe au bruit de paix ,  
Prend son essor vers la France ,  
Et renouvelle à jamais ,  
Le nœud d'antique aillance ,  
Entre l'amour et la paix.

(bis.)

(bis.)

L I S E T T E , au parterre.

Gageons qu'ici je rencontre  
Un ennemi de la paix ;

( Montrant l'auteur qui devait jouer un rôle dans la  
pièce. )

( 39 )

Il faux que je vous le montre.

L'AUTEUR, *bas à Lisette.*

Paix donc... misérable... paix.

L I S E T T E.

Non, je veux tout dire.

Ce partissant de la guerre,

N'aura pas l'esprit en paix,

Tant que Messieurs du parterre, (bis.)

Vos mains resteront en paix. (bis.)

F I N.



